LETTRES ESCRITTES PAR MONSIEUR LE COMTE DE LA CHAPPELLE A DIUERSES PERSONNES LA VUEILLE DE SA MORT.

LETTRES ES-
crittes par Monſieur
leComte de la Chap-
pelle à diuerſes per-
ſonnes la vueille de ſa
mort.



A PARIS,
Chez FIACRE DEHORS, Libraire
au Mont S. Hilaire.
M. DCXXVII.
Auec Permißion.

A MADAME DE BOVTEVILLE.

MAdame ma chere Cousine,
Si vous auiez moins de Vertu, ie n'entreprendrois pas dans vn deplaisir extreme comme est le vostre, de vous donner des consolations. Vous auez perdu tout ce que vous pouuiez perdre, mais toute la Frãce perd auec vous. Il estoit ieune, mais il ne pouuoit plus acquerir d'honneur dans le monde. Qu'attendiez vous autre chose de son courage, qu'vne fin precipitée qui eust perdu le corps & l'ame ? Vous ne l'auez possedé que dans les continuels perils, & Dieu qui par miracles a tousiours conserué sa vie, vous donne ceste puissante consolation qu'il le vous oste pour le prendre pour luy. Resiouyssez vous-en Madame, au moins si vous l'aymez, comme i'en suis tres-asseuré. Que vostre deplaisir ne vous face pas abandonner vos enfans, qui ont besoin d'estre esleuez soubs vostre aisle: apprenez leur ce que vous auez si abõdamment, à viure dans le monde auec tant de vertu. Ne changez pas vostre condition, &

vous voulez estre la plus estimée femme de vostre siecle, comme Monsieur vostre mary l'estoit parmy les hommes. Chere Cousine, ie vous fay part de la consolation que i'ay de luy faire compagnie, & vous recommande de tout mon cœur ma pauure petite Mere; Dieu la vueille benir, & vous consoler. Ie suis,

MADAME,

Vostre

A MADAME DV HALLOT.

MADAME,

Si Dieu, qui vous a tousiours aymée, ne vous auoit esprouuée par des afflictions plus rudes que ne vous sera pas ma mort, ie craindrois dans vostre vieillesse qu'elle n'esbranslast vostre constance. mais c'est trop peu perdre apres les pertes que vous auez faictes. Et celuy qui vous enuoye ces afflictions, vous a tresbien pourueuë de ses graces pour y pouuoir resister. Ie suis asseuré, ma bonne Mere, que vous loüerez Dieu de ce qu'il a eu pitié de mon ame, qui estoit perduë, s'il n'y eust pourueu, comme il luy a pleu faire par sa bonté. Toutes les morts sont trop heureuses quand elles nous meinent en Paradis; Et celle de nostre Sauueur la plus honteuse selon le monde qui aye iamais esté, c'est celle là mesme par les merites de laquelle nous sommes tous sauuez. Ie ne doute point aussi, que la perte de Monsieur vostre nepueu ne vous touche extremement. Mais pour consolation ie vous puis asseurer, qu'il la reçoit comme ie fays aussi, comme vne

grace particuliere de Dieu, laquelle vous ne deuez point plaindre, puis que l'ame est infiniment plus precieuse que le corps, & que Dieu qui est nostre Maistre semble auoir voulu partager auec le monde. Ie m'en vay le prier, ma tres-honnorée Mere qu'il vous continuë ses sainctes benedictions, & vous supplie de croire que ie meurs

Vostre

A MADAME DE MONTAIGV.

MA tres-chere sœur, Puisque Dieu nous a voulu assembler dés deuant que nous vinssions au monde, dans le ventre de nostre Mere, Ie croy estre obligé puisque ie le quitte le premier, de prendre congé de vous. Si vous estes affligée de ma mort, vous vous resiouyrez sans doute de mon salut, lequel i'attends de la misericorde de Dieu. En cela suis-ie plus heureux que vous que ie quitte le premier vn lieu ou nous offençons tous les iours sa bonté infinie, & moy plus que personne. Mais il ne m'a traicté selon mes fautes, ses misericordes qui sont sans nombre, se sont estenduës iusques à moy : Ie l'en louë de tout mon cœur, & vous conuie ma chere sœur par l'amitié que i'ay tousiours veu que vous auiez pour moy, de l'en remercier aussi. Seruez vous des graces qu'il vous a faictes, & continuez vostre vie iusqu'à la fin aussi vertueusemenr que vous auez faict iusques icy; & plus encore si vous pouuez. C'est vn passage necessaire que celuy de la mort; Et ie croy qu'il ne faut rien plus dire pour de-

meurer en la crainte de Dieu. Ie ne vous donne point de consolation du monde, parce que c'est toute badinerie, & ceux qui n'en sont que trop, vous en donneront assez. Ie suis tres-humble seruiteur de Monsieur vostre mary, & de M.M. le Marquis de Canisy, & de ma chere cousine sa femme: & sçay que sans doute ils me plaindrõt, & beaucoup d'autres de mes amis que i'ay auprés de vous. Ils auront tort. Qu'ils iugent de mon bon-heur, non pas parce que ie quitte, mais par la grace que Dieu me fait. Adieu, chere sœur: Vous ne sçauriez penser en l'autre monde, que vous ne mesprisiez fort celui-cy.

Ie suis

Vostre

A MONSIEVR DE BEVVRON.

MOnsieur mon cher amy, Il y à dix ans que ie fais estat de l'honneur de vostre amitié, & que vous possedez mes plus cheres affections. Il est raisonnable que ie prenne congé de vous. C'est le suiet de celle-cy : car des consolations, vostre esprit beaucoup meilleur que le mien, vous en donnera assez. Ie reçois ce que les autres nommeront mal-heur, pour le plus grand bien qui me peut arriuer. Et apres ma creation & ma redemption pour la plus grande obligation que i'aye à IESVS-CHRIST. I'estois perdu, sans doute, s'il ne m'eust perdu de la sorte. Ha! que ma perte est heureuse, puis qu'elle me faict gaigner le Ciel. Ie louë Dieu de ce que vous ne vous estes pas trouué embarrassé comme nous, car i'ay tousiours connu assez de crainte de Dieu dedans vostre ame, pour croire que vous retournerez à luy. Nostre exemple vous y doit seruir, & vous puis asseurer que mes prieres ne vous y manqueront pas, si elles sont aggreables à nostre Seigneur. I'ay desplaisir de ne vous auoir pas assez seruy, & peut-estre

croirez-vous que ie n'aye pas aſſez chery voſtre amitié, mais il en eſt tout autrement. Ie n'ay point eu de plus forte paſſion. Ie vous en ay voulu aſſeurer en mourant, & pour la derniere priere que ie vous feray iamais, ayez memoire de moy, & croyez qu'il y a ſans doubte vn Dieu tres-iuſte qui nous laiſſe traiſner noſtre lien, auquel auſſi bien que moy vous rendrez vn iour voſtre conte. Adieu cher amy, Ie ſuis

Voſtre tres-humble
ſeruiteur.

A Meßieurs de Molac de la Hunaudaye, & de Montafilane mes freres.

MEs tres-chers freres,
Mon mal-heur est assez grand, ma mort assez estrãge, & ie reconnois assez d'amitié en vous pour croire que vous auez besoin de quelque consolation pour le monde. Ma mort est bien esloignee de honte puis qu'elle se perd auec celle de mon cousin de Bouteuille, & pour son seruice. I'auois tousiours desiré le dernier, mais le premier est le seul desplaisir que i'y trouue, & pour ne m'arrester pas à de si mauuaises raisons. Considerez, mes chers freres, que c'est vn miracle que Dieu qui est infiniment bon a voulu faire pour le salut de nos ames. Ie reçois ceste mort pour le plus grand bien qu'il nous peut enuoyer, puis qu'il ne me reste du monde qu'vn desplaisir d'y auoir si mal vescu, & que i'ay sa parole, qui est tousjours infaillible, qui m'asseure qu'il me pardonnera mes pechez, luy en demandant pardon, ce que ie fais du meilleur de mon ame. Chers freres, si vous me permettez en

ce dernier periode de ma vie de vous donner mes conſeils, prenez exemple ſur nous, pour iuger ce que c'eſt que le ſot honneur du monde. Quant à moy, ſi i'eſtois en vos places, ie me reſoudrois à mener la vie de nos Peres, qui eſt de viure dans nos maiſons en la crainte de Dieu, & dans le ſeruice que nous deuons au Roy: c'eſt vn lieu où l'on peut ſeruir Dieu, & faire ce qu'il commande ſans eſtre accuſez de laſcheté: & dans la Cour cela eſt comme impoſſible. I'en ay aſſez de connoiſſance pour le dire librement, & apres tous les honneurs que l'on y peut receuoir, il eſt tres-aſſeuré que les plus heureux que i'y aye veu, ont beaucoup plus de mauuaiſes heures que de bonnes, de déplaiſirs que de plaiſirs. Vne vie innocente, touſjours egale, & qui n'eſt pas mal plaiſante, comme celle que pouuez trouuer en voſtre prouince, vous conduira doucement à la fin de voſtre vie, car c'eſt touſiours la concluſion. Pardonnez-moy, chers freres, mais ie croirois vous faire vn grand ſeruice, ſi en mourant ie vous pouuois oſter de l'abyſme où vous eſtes; dans lequel il faut autant de miracles, que Dieu veut ſauuer d'hommes. Ie vous ſupplie tres-humblement de faire

mes baise-mains à mes plus chers amis, ie n'en ose nommer pas vn, de crainte de desobliger les autres; & aussi remerciez ceux qui nous ont fait l'honneur de s'employer pour nous, encore que tout nostre bonheur procede de ce qu'ils ont trauaillé en vain, dont ie rends graces à Dieu, lequel ie prieray eternellement pour vous, & pour eux. Ie vous supplie d'en faire autant pour nous. Adieu, chers freres, Dieu vous vueille consoler. Ie suis,

Mes chers freres,

Vostre

IE supplieray Monsieur de Bouteuille, d'auoir agreable que mon corps soit enterré auec le sien, & pour mon cœur, ie seray bien aise qu'il soit mis dans le tombeau de nos Peres. Vous ferez faire vn seruice pour moy aux Chartreux, où i'auois tousiours resolu de finir mes iours. Ie croy que c'eust esté bien tost.

Ie vous supplie de tout mon cœur, de n'a-

uoir aucun ſouuenir de tous ceux qui ont peu eſtre cauſe de noſtre priſe : car Dieu ne nous pardonne, qu'à condition que nous leur pardonnions, & moy ie ne vous pardonneray iamais, ſi vous en faites autremẽt. Apprenons de noſtre Sauueur à prier Dieu pour ceux qui nous perſecutent, & pour ceux qui particulierement ſont cauſe de noſtre ſalut.